

La parabole

Domingo Cisneros

Numéro 124, février 2010

Amérindiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61681ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cisneros, D. (2010). La parabole. *Moebius*, (124), 11–16.

DOMINGO CISNEROS

La parabole

Parvenir à un accord. À un moyen terme. Sans malice. Arriver à une ère où la guerre n'est plus nécessaire. Parce qu'après tout, le paradis n'est ni aussi caché ni aussi lointain. Mais, à te voir, même sans nous parler, je connais déjà ta vie. À l'âge de sept ans, ils t'ont arraché à tes parents pour te laisser dans une école internat, au milieu d'une ville. Ils t'ont interdit de parler ta langue. Ils t'ont puni quand tu l'as fait. Ils t'ont permis de revenir chez les tiens à raison de deux semaines par an. Ils t'ont implanté d'autres croyances, d'autres peurs, un autre cœur. Et ils t'ont obligé à goûter les fruits d'un érotisme insoupçonné. Tes parents ont remarqué le changement. De nombreuses questions, inquiétudes, hontes, t'ont submergé. Mais tu ne trouvais pas la réponse. Et tu retournais de nouveau aux cloîtres des moniales et des moines, portant un fardeau qui se remplissait de peines et de douleurs. Et avec les années est arrivé ce que nous savons déjà. Tu as oublié ta langue maternelle, ton identité. Tu es devenu faible, ils t'ont fait oublier tout ce qui concerne les lacs et les animaux. Pour toi : plus aucun plaisir de la forêt. La ville, par ailleurs, ne t'a jamais accepté. Tu es resté dans les limbes, sans maison, sans tradition, sans langue ni but. Tu t'es transformé en animal étourdi. Les ruelles ont été tes clairières, tes campements. Sans hier ni futur, tu es demeuré dans un présent de bouteilles et de cantines.

Mais quelque chose à l'intérieur de toi est resté intact. À ce moment-là, tu ne le savais pas. Ou si parfois tu t'en apercevais, c'était en passant. Ou bien tu le voyais de face, durant ces occasions d'ivresse lucide. Tu te voyais toi-même comme un monstre, comme un être méprisa-

ble ou comme un freluquet. Quoi de mieux alors qu'un autre verre, de la musique, des rires ? Mais cette épine qui est restée à l'intérieur de toi a été ton salut. C'est elle qui t'a ramené ici, dans ces forêts. Sois le bienvenu. Il n'est jamais trop tard pour (ré)apprendre, pour recommencer. Suis-moi.

*

Et oui, ils t'observent avec les yeux de ceux qui savent que tu as perdu quelque chose de ta virilité lointaine et première. Ils te traitent comme un animal, comme un chiot domestiqué par des caresses sur l'échine. Comme si tu puais de tous tes pores le froid, l'ennui, la mort. Tu marches la tête basse. Et tu travailles de la même manière. De temps à autre, tu t'arrêtes au sec, tu humes l'air et tu affines ton ouïe. Et ta bouche devient sèche, tandis que tes yeux circulent alentour, sans foyer ni distance. Non. Essaie de marcher dans la forêt, le visage face au vent. Même si tu ne vas pas à la chasse, même si tu te contentes d'observer. Tu seras enchanté d'avancer ainsi, très lentement, et de surprendre le bois et ses êtres dans leur plus intime liberté. De même, tu aimeras les nuits passées au cœur de la forêt, rivière au-dessus, te déguiser en arbre et contempler à plein goût les allées et venues de la vie nocturne des bois. Nez au sol, yeux alentour, ouïe à l'air, cœur de peau ouverte à l'instant.

Pourquoi ? Parce que tu n'as pas de passé. Parce qu'ils ont extirpé ton histoire. Avec les ossements de tes ancêtres, ils ont édifié leur futur. Mais le cercle est en train de se refermer. C'est pour cela que tu es ici, c'est pour cela qu'ils t'ont envoyé à moi, pour te préparer, pour que tu prennes ma place, mes obligations. C'est pour cela que les ossements reviennent, prenant forme. C'est pour cela que tu es ici. Pour avoir un futur. Parce que nous ne sommes rien, nous ne sommes même pas nous-mêmes, nous sommes leurs caprices, leurs cauchemars.

Peut-être que ta voix n'est même pas ta voix. Tu ne parles pas non plus pour parler. Mais une obscure nécessité te le réclame. Et très fort. Parfois avec des cris. Alors tu continues, les lèvres serrées, le front étroit. S'il est vrai

qu'une certaine réalité te perd, une autre prend une importance démesurée. Reste le problème du couteau et du poinçon. Le moment du rituel véritable. L'éternel suivant. Et, c'est clair, tu finis par le suivre, parce que tu te dis que c'est nécessaire. Et là tu continues, et là tu vas, et vas, et viens.

*

Tu es parvenu à nos terres. Nous t'avons souhaité la bienvenue, offert asile et nourriture. Nous t'avons enseigné comment survivre. Nos cœurs se sont ouverts. Sans conteste, notre humilité, générosité, patience, tu les as nommées stupidité, ignorance, superstition. Nous avons été exilés à ton gré, déplacés, anéantis. Tu as détruit nos religions, dont tu as tant besoin maintenant. Tu as violé nos femmes, enlevé nos fils ; tu as saoulé nos guides. Sur nos ruines, tu as construit tes maisons et tes lieux de culte. Ensuite, tu as dit que notre pays n'était plus notre pays. Et tu nous as envoyé vers des lieux lointains et inhospitaliers, pour nous enfermer comme des animaux encagés. L'Histoire? Quelle Histoire? Des coups de poing qui ne cicatrisent pas, des sanglots piétinés. Cinq cents cris étouffés. Bah! Prend une pelletée de terre pour les fondations du prochain millénaire. Une pierre de plus. Ou deux, réunies, concrètes. Ainsi sans plus, pierres jointes, concrètes, c'est tout. Jointes ou divorcées. Ainsi les pierres, ainsi sans plus.

*

Tes souvenirs les plus anciens vont aux pierres, aux peaux, aux plumes, aux pins. Ils viennent d'abord par le rêve d'un arrière-arrière-grand-père au corps d'ours, de couleur brune de fin d'automne, qui descend marauder dans la vallée en quête d'une nourriture nouvelle. Il descend chercher une poule, un enfant perdu, quelque nouvelle friandise. Ton arrière-arrière-grand-mère est attachée à un tronc, assoupie, les yeux vides. La nuit est sans lune. Il y a une fête au centre du hameau, et la musique éclabousse la nuit. Aux alentours, tout dort ou prétend

dormir. Ton arrière-arrière-grand-père ours s'empare de la poitrine de ton arrière-arrière-grand-mère vache et, de là, ta vie a continué à dériver. De cet étrange mélange de passion naquit ton arrière-grand-père. On disait qu'il ressemblait à un *buffalo*. Il épousa ton arrière-grand-mère, surnommée la biche. Le produit de leurs amours s'appela caribou. Et ton grand-père, le caribou, se maria à son tour avec la mule et, de là, naquit ta mère, la lionne des montagnes, qui connut ton père, le loup. Et de ces deux-là tu es né, moitié chien, moitié corbeau.

*

Une vie passée entre couloirs et escaliers, trottoirs, portes, chambres et rues sans âme. Le soleil de temps à autre. Et ceci de biais, toujours derrière des fenêtres ou le dos tourné, comme pour fuir. Et ça, oui : beaucoup de bruit au dehors et en dedans, de jour comme de nuit. Chenilles sonores grignotant l'ouïe, la cervelle, l'âme, peu à peu et sans le savoir. Un aller-retour aveugle de n'importe où à nulle part. Un faire quotidien dans le vide, un nager permanent dans le sable. Aucune taupe, ni araignée ni poisson. Encore moins un oiseau.

*

Il n'y a pas de commencement. Je me souviens que ce fut toujours pareil. Il y a quelques jours, Papa est rentré parce que Maman était malade. Je ne veux pas sortir de ma chambre pour voir la mort sur son visage, le mal qui lui fait cracher du sang par la bouche. Non ! Mais après, quand elle est morte, je la vois différente, assis près de la porte de la pièce où elle est veillée. Maman n'est pas pâle comme le commun des cadavres : sa mâchoire se maintient fermement, ni contractée ni ramollie. Son nez se dresse toujours, comme quand elle respirait encore la vie de cette façon féline. Parce que Maman était Puma. Elle appartenait à cette caste depuis toujours. Papa Loup, Grand-Père Chat, Oncle Serpent, Frère Aigle et Sœur Biche. Mais je reviens à elle. Sa chevelure est tombée, suave, raide, sans les fourches des jours où elle était agitée ; maintenant, ses

cheveux paraissent une pensée tranquille. Sa bouche est tombée sans une plainte. Il n'y a que ses oreilles à s'être distendues, comme pour s'ouvrir à tout possible son qui viendrait de là-bas, de l'autre côté. Ses paupières obscures renferment les couleurs noir, blanc, jaune et rouge, et son front irradie une lueur qui occultait l'ombre de ses yeux, qui s'enfoncent comme l'obscurité dans un puits. Et je suis assis, les mains entre les jambes, l'observant, comme si je ne voulais pas accepter le sourire de son visage, son immobilité. Mon père n'est pas Roméo : il négocie, à la porte d'entrée, un rabais pour l'enterrement. Grand-Père se lève en fureur, mastiquant du café et Oncle Serpent, fermement convaincu, poursuit son rituel d'ombres pour enseigner à Maman les chemins de l'autre côté.

*

Où vas-tu si, en sortant d'ici, tu finis dans l'unique taverne du village? Investi de tous tes masques tu t'en iras, prêt à tout risquer jusqu'à la fin, à tout moment? Ou bien, au contraire, mettant un terme à l'illusion, devras-tu continuer comme ça, avec cette tâche d'anachorète? Parce que les neuf bêtes t'attendent. Mets la bouteille de côté et cesse de boire. Cette lune noire ne danse ni ne chante. Il n'y a pas de sentier ni de canoë pour les eaux. Dans l'air, le brame des ours. Tu les convoques avec des cris et des grognements. Tu lances des coups de pied, tu griffes la patience et la contemplation. Ensuite, tu la verras. Elle arrive par là, malade, ivre, souriante. Tu lui romps l'échine, la décapites, l'éventres, tu lui empoisonnes les entrailles. Elle ne se plaint pas. Son sourire te contemple. Tu fermes les yeux et tu vois ses dents pourries, son éclat de rire cuivré où tu te perds. Les épinettes s'arc-boutent et vocifèrent. Tu tombes à genoux et maudis le ciel. Tu es couché, suant entre les amanites, dans la densité de la forêt. Silence. Toi seul et la bête. Quelqu'un mastique ta bouteille d'esprits. Le soleil n'aime pas les nécessités. Épaisse est la brume.

Loin de toi, tu vas vers la rencontre. Là où adieux et bienvenues n'ont plus ni portes ni fenêtres. Une fois de plus, tu as pu renaître. Tu as passé le purgatoire sans médailles, mais sans lamentations. La dette ultime a été

payée. Et maintenant, le temps est plus léger et le silence t'a réveillé. Tu as entre les mains un billet de sortie, pour n'importe quelle destination, quand tu voudras.

*

Ceci a été établi, ceci a été dit, gravé. Ceci a été compris. Il n'y a plus rien à ajouter. Tous l'ont su. Nos pères, nos fils, nos amis. Nous l'avons fait, nous avons transformé l'office en œuvre. C'est ainsi. Ainsi l'avons-nous fait. Que les doutes s'envolent. Nos aïeux nous l'ont dit, nos pères nous l'ont répété, nos maîtres nous l'ont rabâché, ainsi l'avons-nous appris. D'eux-mêmes. Voici notre tour. À nous maintenant de diffuser la connaissance. Ne vous retenez pas, nous ont-ils dit, car la destruction viendra sur la Terre. Qu'il n'en soit pas ainsi, que ne meurent pas nos frères, ni les fleurs ni les rivières. Qu'ils continuent à croître, que la nourriture de la connaissance ne s'épuise pas. Qu'elle soit semée à tous vents. Qu'elle soit pollen, qu'il y ait de l'air, de l'eau, de la terre et du feu. Que grandissent les enfants et les rires. Qu'ainsi soit-il, que rien de tout ceci ne s'achève. Nous continuerons à insister, à perpétuer, pour que l'équité vienne sur Terre. Il faut continuer à tourner. Nous devons continuer à lustrer des ossements. Ce n'est qu'ainsi que le mal d'aujourd'hui changera. C'est la seule façon. Il n'y en a pas d'autre. Nous et vous le savons. C'est ainsi. Nous poussons. Nous aidons. C'est ainsi.

Traduction : Antoinette de Robien